LA SCIENCE INCERTAINE DE WILHELM VON HUMBOLDT

MARCEL FERRAND

« He has been, in particular, the disciple, interpreter, and continuer of W. von Humboldt, a man whom it is nowadays the fashion to praise highly, without understanding or even reading him. »

(W. D. Whitney, *Steinthal and The Origin of Language*, Cambridge, Cambridge University Press, 1872, p. 3-4).

Wilhelm von Humboldt est un auteur ardu, tout le monde s'accorde là-dessus, même ceux qui, en principe, lui sont le plus favorables ¹. Il y a du flou chez Humboldt, il se contredit ² : sans aucun doute. Mais je veux poser aussi le problème de *l'esprit scientifique*, en cherchant à montrer, à partir de quelques exemples précis – son

-
1. M., p. 191, G.D., p. 20. Les abréviations utilisées sont les suivantes :
M. : G. Mounin, *Histoire de la linguistique*, Paris, PUF, 1974.
E. : *Über das Entstehen der grammatischen Formen und ihrer Einfluss auf die Ideenentwicklung*.
V. : *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechtes*. Ces deux ouvrages sont cités dans la traduction de A. Tonnellé, Paris, Librairie A. Frank, 1859 : *De l'Origine des formes grammaticales et de leur influence sur le développement des idées, suivi de l'analyse de l'opuscule sur la diversité dans la construction des langues*.
R. : *Lettre à M. Abel Rémusat sur la nature des formes grammaticales en général et sur le génie de la langue chinoise en particulier*, dans le tome VII des *Gesammelte Schriften*, hrsg von der k. preussischen Akademie der Wissenschaften, Berlin, 1903-1912.
GD : Gaudefroy-Demombynes, *L'Œuvre linguistique de Humboldt*, Paris, 1931-1932 (?).
 2. GD., p. 14-15.

approche de certaines langues ou de certains groupes de langues – les défaillances logiques de ce savant du début du XIX^e siècle.

Le grec serait la langue triplement « parfaite » : parce que langue flexionnelle, parce que langue indo-européenne, parce que la plus « parfaite » (la plus belle ?) des langues flexionnelles indo-européennes. Il devrait donc occuper, dans la démonstration de Humboldt, une place de choix. Or, si l'analyse concrète de l'auteur porte abondamment sur les langues « imparfaites », sur le grec on ne trouve chez lui qu'arguments d'autorité ou lyrisme.

Argument d'autorité :

C'est incontestablement la langue grecque qui a atteint dans sa structure le plus haut point de perfection³.

Lyrisme :

Quel immense abîme sépare une langue pareille [Humboldt vient d'examiner le fonctionnement d'une langue "imparfaite"] de la plus parfaite et de la plus cultivée que nous connaissions, la langue grecque ! [...] Dans la structure de ces périodes que règle un art merveilleux, la disposition des formes grammaticales les unes à l'égard des autres forme un ensemble harmonieux qui [...] satisfait l'esprit par la beauté de son ordonnance [...]. De là naît un charme particulier⁴...

ANGLAIS ET FRANÇAIS

Humboldt n'ignore pas qu'il existe des langues flexionnelles, comme le français et l'anglais, devenues avec le temps, au moins partiellement, isolantes. Il compare même l'anglais au chinois : « Il n'y a aucun doute qu'on ne puisse dans quelques-unes de nos langues modernes, surtout en anglais, former des phrases entièrement chinoises⁵. » Ce fait rend caduc le processus « stade isolant > stade flexionnel », puisque ces langues auraient suivi le chemin inverse⁶. Mais pour Humboldt le « degré » attribué à un peuple, en fonction de son système de langue, est acquis une fois pour toutes, comme une sorte de caractère inné :

3. E., p. 43.

4. E., p. 17.

5. V., p. 264.

6. Humboldt adopte la doctrine des « trois stades » d'A. Schlegel, dans une perspective évolutive : isolantes-agglutinantes-flexionnelles, avec l'apparition d'une conscience des rapports grammaticaux dès le premier stade (E., p. 32-34). Humboldt, d'autre part, se propose d'attribuer aux langues des « degrés » dans le progrès de « l'expression des idées » et de déterminer « l'esprit des peuples » en fonction de leur niveau de langue.

Comment se fait-il alors, si la flexion est le fait et la cause principale qui décide des destinées de toute la langue, que les flexions [...] aillent en diminuant [...] ? Cette disparition [...] a lieu [...] parce que les langues, en se formant, tendent de plus en plus à la clarté, à la netteté [...]. Ainsi, tout en s'étant formées par le système de la flexion, elles tendent à se rapprocher des langues qui se sont formées par un système tout opposé et bien plus imparfait. Mais ce qu'il faut constater [...], c'est que, pour se dépouiller des flexions avec le temps, elles n'en restent pas moins *langues à flexions*, c'est-à-dire qu'elles se sont développées d'après ce principe, et qu'il a exercé sur elles toutes ses bienfaisantes influences, qu'il a donné à la langue une forme qu'elle ne peut plus perdre ⁷.

Humboldt risque une curieuse supposition :

Ainsi, s'il était possible qu'une langue sanscrite, par la voie que nous venons de signaler, fût parvenue à s'assimiler complètement au chinois, langue dépourvue de toute espèce de flexions, elle n'en resterait pas moins langue sanscrite très différente du chinois, chez qui ce manque de flexions dérive d'un tout autre principe, a une tout autre cause ⁸.

Dans le même esprit, J. Grimm va jusqu'à créer une classe spéciale pour l'anglais, non pas sur la base de son système, mais parce que langue idéale, car « née du croisement du génie des deux plus grands peuples, le germanique et le latin ⁹ ».

Il n'est pas abusif de rapprocher la position de Humboldt de l'extrémisme de J. Grimm. Les linguistes allemands de cette école avaient tendance, apparemment, à se représenter les langues du monde d'après la société de leur époque, avec « noblesse » et « roture » – à l'égard de laquelle une certaine condescendance était néanmoins possible (qu'on pense au rapport entretenu par Humboldt avec les langues amérindiennes ¹⁰).

HUMBOLDT ET LE CHINOIS

Dans le système des « trois stades », le chinois est, sans aucun doute, la langue isolante par excellence, et, à ce titre, Humboldt le donne comme diamétralement opposé au sanscrit.

Langue imparfaite entre toutes, par conséquent, dans la terminologie et la gradation de Humboldt. Or, curieusement, le jugement de ce dernier à propos du chinois varie, du négatif dans *Über das Entstehen* à l'élogieux dans *Über die Verschiedenheit* et dans la lettre à A. Rémusat.

7. V., p. 70-71.

8. *Ibid.*, p. 71.

9. J. Grimm, *De l'Origine du langage*, Paris, 1859.

10. Voir *infra*.

Quelques citations nous permettront de mieux comprendre la caractérisation du chinois par le linguiste allemand :

– De toutes les langues connues, le chinois et le sanscrit sont celles qui contrastent le plus ¹¹ ;

– Si l'on examine l'opération que l'homme [...] fait en parlant, c'est une prosopée continue [...] Les langues classiques la portent à son comble, la langue chinoise n'en adopte que ce qui est absolument indispensable pour parler et être compris ¹² ;

– La langue chinoise [...] n'a pas proprement de verbes, mais seulement des expressions d'idées verbales ¹³ ;

– La langue chinoise emploie tous les mots dans l'état où ils indiquent, abstraction faite de tout rapport grammatical, l'idée qu'ils expriment. Tous les mots chinois, quoique enchaînés dans une phrase, sont *in statu absoluto*, et ressemblent par là aux radicaux de la langue sanscrite (*ibid.*).

Ce qui revient à rabaisser le chinois au rang de langue primitive, car :

Toute langue part d'un système de racines monosyllabiques, et ce n'est que par affixe ou par composition qu'elle arrive au polysyllabisme ¹⁴.

Sur la phrase chinoise :

– Cela (le fait que le chinois « ne façonne pas » grammaticalement les mots) est important en lui-même, mais encore par la raison que cela rétrécit la phraséologie chinoise, force à entrecouper les périodes, et empêche l'essor libre de la pensée dans ces longs enchaînements de propositions à travers lesquels les formes grammaticales seules peuvent servir de guides ¹⁵ ;

– Ce n'est qu'en se bornant à des phrases toutes simples et courtes, en s'arrêtant à tout moment [...] qu'on peut à ce point se passer de formes grammaticales dans une langue (*id.*) ;

– Presque toutes les phrases chinoises sont très courtes, et même celles qui, à en juger par les traductions, paraissent longues et compliquées, se coupent facilement en plusieurs courtes et simples, et cette manière de les envisager paraît la plus conforme au génie de la langue ¹⁶ ;

– La langue chinoise n'offre jamais de ces phrases longues et compliquées régies par des mots placés à une grande distance de ceux qui en dépendent [...] ¹⁷.

11. V., p. 73-74

12. R., p. 261-262.

13. R., p. 264.

14. V., p. 75-76

15. R., p. 293.

16. R., p. 279-280.

17. R., p. 281.

Cette description de la langue chinoise se double, on le voit, d'un éloge au moins implicite de la phrase longue, qui constituerait donc une sorte de supériorité des langues flexionnelles, au premier rang desquelles l'indo-européen. Le dernier passage ne fait-il pas aussi allusion, dans le même esprit, à la phrase allemande ?

Le jugement sur le chinois peut être négatif :

Pour le vieux style chinois [...], ceux même qui portent d'ailleurs un jugement favorable sur la littérature de ce peuple avouent qu'il est vague et haché ¹⁸.

Mais on trouve des éloges :

On pourrait de là conclure que c'est la plus imparfaite de toutes les langues : il n'en est rien cependant [...]. Elle se distingue de toutes par le manque absolu de formes [...] pour exprimer les relations ; mais en conséquence, elle n'est jamais exposée à confondre [...] le sens propre du mot et sa relation [...]. Elle n'a pas de grammaire ; mais ce n'est pas un paradoxe de dire que cette absence de grammaire apparente a augmenté dans la nation la perspicacité pour découvrir, sans secours extérieur, le lien formel du discours ¹⁹.

Ou encore :

Mais le style très marqué qui dans les ouvrages chinois doit être attribué à la langue elle-même, vient, à ce qu'il me semble, du contact immédiat des idées, du rapport tout à fait nouveau qui naît entre l'idée et l'expression par l'absence presque totale de signes grammaticaux ²⁰ [...].

Humboldt aurait-il péché la première fois par précipitation ?

Même d'après le peu d'études que j'ai fait jusqu'ici du chinois, je vois avec combien de justesse vous avez rectifié, Monsieur, dans votre analyse beaucoup trop flatteuse d'un de mes mémoires académiques un jugement précipité que j'y avais porté sur cette langue ²¹.

Humboldt mélange langue et littérature, mais en donnant la priorité à celle-ci sur celle-là, puisque le critère *littérature* annule le critère *langue* : là gît le « paradoxe ». En résumé, *langue* (du moins dans *La Lettre à Rémusat* ²²) est un concept humboldtien mêlant langue et littérature avec préséance de la seconde sur la première, mais tout de même nommé *langue*.

La contradiction constatée dans *Über das Entstehen* d'une part, *Über die Verschiedenheit* et *La Lettre à A. Rémusat* d'autre part, portant, à l'évidence non pas sur la langue *stricto sensu*, mais sur un

18. E., p. 41.

19. V., p. 73-74.

20. R., p. 289.

21. R., p. 279. L'éditeur des œuvres complètes ajoute en bas de page la référence : *Journal asiatique*, V, 51 et renvoie au tome IV c'est-à-dire à *Über das Entstehen* (E., p. 41).

22. Voir la dernière ligne du passage cité dans la note précédente.

concept de *langue* « élargi », incluant littérature et langue avec pré-séance de la première, pourrait s'expliquer par les dates : le premier ouvrage cité est de 1821, les deux autres, respectivement de 1827-1830 et de 1825-1826 (dates fournies par Caussat, traducteur ²³). Entre les deux moments, *grosso modo* entre 1821 et 1825, on peut supposer que Humboldt a approfondi sa connaissance de la littérature chinoise. L'aveu cité (où il est question de « jugement précipité ») confirmerait cette hypothèse.

HUMBOLDT ET LES LANGUES AMÉRINDIENNES

Dans une note d'*Über den Dualis* (1827), Humboldt s'en prend vivement à un collègue coupable de mépris envers les langues amérindiennes. Une réaction qui, certes, grandit Humboldt à nos yeux, mais sort du cadre scientifique. Faut-il rappeler qu'à peu de temps de là Humboldt lui-même qualifiait ces langues de « grossières » ? Voilà que maintenant, il endosse un autre habit, pour des raisons, sans doute (et entre autres ?) sentimentales.

Relevons à propos de cette note deux choses. D'abord qu'il y a du Rousseau dans ce Humboldt. Et ensuite que Humboldt ne se prononce sur une langue qu'au vu de ses « productions ». Tantôt il s'agissait de littérature (écrite) ; à défaut de littérature, il se rabat sur l'art oratoire : « Ces gens simples n'ont sans doute pas de littérature écrite, mais ils font, m'a-t-on dit, d'admirables discours (j'ai commandé de ces morceaux d'éloquence à mon frère) ²⁴. »

23. Voir *infra*, note n° 24.

24. Cf. « Le duel » in *Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais*, traduit par P. Caussat, Paris, 1974, p. 103.

Le collègue en question est Schmitthenner, qui écrit dans *Ursprachlehre* (p. 20) : « Les langues d'Amérique et d'Afrique sont d'autant plus imparfaites et plus déviantes que les peuples qui les parlent sont moins engagés dans la voie qui mène de la stupidité de l'existence naturelle à la lumière de la raison [...] ».

Et Humboldt répondait : « Je ne puis faire autrement que d'en appeler à une opinion diamétralement opposée. Je n'invoquerai pas ici l'admirable construction de tant de langues d'Afrique et d'Amérique [...]. Les assemblées que tiennent les nations d'Amérique du Nord, les harangues de certains de leurs chefs nous en donnent, si nous en croyons les comptes rendus dont nous disposons, une tout autre idée [...]. Ils conservent dans leur existence nomade une âme simple éprise de vérité et pénétrée de noblesse [...] ».

Cf. également *Über die Verschiedenheiten*, traduit par Caussat (*op. cit.*, p. 127, note n° 3) : « On trouvera de très intéressantes harangues tenues par certains chefs de tribus d'Amérique du Nord [...] ; malheureusement, on n'a que très peu de tels textes dans leur langue d'origine. J'ai entrepris, il y a peu de temps, des démarches pour m'en procurer [...] ». Caussat joint quelques lignes d'une lettre d'Alexandre Humboldt de 1823, faisant écho à cette recherche de son frère Wilhelm.

CONCLUSION

Quels sont les « défauts de la cuirasse » (logique) de Humboldt que nous avons rencontrés ?

Dans son approche du grec on peut parler de superficialité, un euphémisme, car l'argument d'autorité, dont on trouverait maint autre exemple dans les écrits de Humboldt est d'une tout autre gravité.

Dans son approche du français et de l'anglais, incohérence (la contradiction avec les « trois stades ») et sophisme (l'argument du caractère « inné »).

Dans son approche du chinois, de nouveau incohérence, flagrante. Il en est conscient, mais il faudrait pouvoir montrer dans quels termes cavaliers il se dispense de regrets ²⁵ !

Dans la note sur les langues amérindiennes, enfin, on retrouve encore l'incohérence. Doublée d'une « légèreté », car il reproche à Schmitthener ce qu'il pourrait se reprocher à soi-même ; il se peut même que celui-ci s'inspire de son enseignement à lui, Humboldt ?

Humboldt est sans aucun doute un remarquable intellectuel du début du XIX^e siècle : on peut puiser dans son œuvre de belles idées. Mais il est difficile de le regarder comme participant à la fondation d'une *science* ²⁶.

25. On ne peut pas exclure tout à fait le facteur « mondain ». Humboldt, en homme du monde, aurait voulu *faire plaisir* à Rémusat en édulcorant son jugement sur le chinois. Mais, pour l'affirmer, il faudrait connaître avec exactitude la date de la *Lettre* et, surtout, savoir si elle est antérieure à *Über die Verschiedenheit*, où le même jugement laudatif n'est pas énoncé dans une aimable conversation avec un professeur français.

26. La linguistique n'est pas encore une *science* au sens moderne du terme. Néanmoins, par exemple, un contemporain comme Fr. Schlegel (avec lequel on me paraît en général assez injuste) a des qualités qui font entièrement défaut à Humboldt : modération, cohérence, prudence, etc.

À propos d'idées, attention aux contresens ! Ainsi la fameuse formule : « *Die Sprache ist das bildende Organ des Gedanken* » peut être interprété de deux façons, car *Sprache* est *langue* ou *langage*, et Humboldt emploie les deux sens. *Sprache* désigne donc le *langage*, don de Dieu à l'homme. Mais aussi la *langue*, chaque peuple se créant *librement* sa propre langue. En outre, la *pensée* (*Gedanken*) peut être la *pensée* en général, mais peut aussi avoir chez Humboldt un sens très restreint, puisque selon lui chaque peuple « pense » le moindre concept à sa façon.